

**YANN CAROFF**

Barde Ab Gwenael



**LE NOËL**

**DES**

**OISEAUX**

**BRETONS**

et

**BÉTHANIE DE BRETAGNE**

**POÈMES**

Le Noël  
des Oiseaux Bretons

*A Mademoiselle Camille NÉDÉLEC  
et à Monsieur André BOULANGE,  
en bien cordial hommage.*

Y. C.

YANN CAROFF

Barde AB-GWÉNAEL

---

LE NOËL

des

OISEAUX BRETONS

et

BÉTHANIE DE BRETAGNE

*Poèmes.*



IMP. CLAUDIN, BERNAY  
MCMXLVIII

## PROLOGUE

A Kérigou, le vent tressaille.  
Le flot gémit en clapotant.  
Je dors, lorsque, dans la broussaille,  
Confus, un bruit de voix s'entend.

Réveillé, je prête l'oreille...  
On dirait babil d'oiselets !  
C'est une histoire sans pareille  
Digne des plus grands Châtelets.

Je vous la transcris, cette histoire,  
En méchants vers de mirlitons.  
Le titre ? Il est pour nous notoire :  
« Le Noël des Oiseaux bretons ! »

## PREMIÈRE PARTIE

### L'ARDENT DÉPART



« Les oiseaux ont perdu la boule ! »  
Clamait à loisir un pinson,  
En rognant un brin de ciboule  
Sur le seuil moussu d'un buisson.

« Ils veulent partir pour l'Asie !  
Ce raid est vraiment sans raisons.  
Je trouve que la fantaisie  
Trouble le cerveau des garçons ».

Les éperviers troquent leur blouse  
Contre celle d'aviateurs.  
Ceux-ci, dont l'ardeur est jalouse,  
Revisent carlingue et moteurs.

Un cormoran criblé de taches  
Le drap gris bleu de son dolman.  
Il laisse pousser ses moustaches :  
Il est pour le commandement.

L'Etat-Major, d'humeur sereine  
— Les plumes sont à bon marché —  
Afin que la gloire l'entraîne,  
Arbore un casque empanaché

Les geais feront les capitaines ;  
Les martinets, les lieutenants.  
Pour des croisières lointaines,  
Il faut des gars entreprenants.

Des piverts, la caste sacrée,  
Il faut quatre représentants.  
Ils porteront blanche livrée  
Sous la chasuble du printemps.

Des sansonnets, la confrérie,  
(Pas de beau sexe avec des gants)  
S'occupera d'infirmierie,  
De clystères, voire d'onguents,

Les rouges-gorges et les merles,  
Seront au ravitaillement.  
On ne vit pas seulement de perles,  
Il faut du grain résolument.

Les rossignols feront la clique :  
Clairons sonnans, tambours battans.  
Ce choix sans doute est sans réplique  
Ils s'entraînent depuis longtemps.

Une section clandestine  
D'engoulevens bordés de noir  
Pour camper dans la Palestine,  
S'apprête à partir jeudi soir.

Les moineaux s'arment de prunelles.  
Pour assommer, ils sont tabous.  
Ils singeront les sentinelles,  
De grappiller, ils sont à bout.

Messieurs les pinsons journalistes,  
Pour une fois seront commis  
A rédiger les longues listes  
Des faits glorieux de leurs amis.

Un faucon de race royale  
Lut ce discours à leur départ.  
Comme son âme était loyale.  
Il s'écria soudain : « Je pars ! »

« Adieu l'Armor ! Adieu ses rives !  
Adieu l'Argoat ! Adieu ses vaux !  
Ne laissez pas pleurer les grives :  
Cela ne convient qu'à des veaux.

Portez-vous bien dans vos ramures !  
Ce raid n'est pas trop éreintant.  
Gorgez-vous de figues, de mûres !  
Nous reviendrons dans un instant.

Je peux, sourd aux lâches alarmes,  
Placer ma vie entre vos mains.  
Nous subirons les mêmes armes,  
Nous suivrons les mêmes chemins ! »

Foin des grèves de l'Atlantique !  
C'est la route des écoliers :  
Ils iront par l'Adriatique  
Où les vents sont plus réguliers.

Ils piqueront par monts d'Arrée,  
Sur Angers, Tours, Lyon, Milan,  
Venise et toute sa contrée,  
D'un même amour, d'un seul élan.

De là, filant droit sur la Grèce,  
Ses myrtes, ses bois de senteurs,  
Ils nageront dans l'allégresse,  
Tout en restant sur les hauteurs.

Ils vogueront vers la Syrie,  
Où le fruit est toujours vermeil.  
Ils découvriront la féerie  
Des villes lourdes de sommeil.

Les ibis et les flamants roses,  
Les pélicans dans les roseaux,  
Par de folles apothéoses,  
Salueront nos petits oiseaux,

Afin de reposer leurs ailes,  
Nos frères ouvriront un ban,  
Pour bonjourer les asphodèles,  
Le Nil, les cèdres du Liban.

Si ça les prend, les Pyramides,  
Un petit tour l'on s'en ira,  
Plus loin, vers les déserts numides ?  
Pourquoi donc pas le Sahara ?

Point de périls de pirouettes,  
De plongeurs forcés sur le sol,  
Puisque, rassurés en brouettes,  
Ils sont assurés sur le vol.

Les hiboux ? Rien ne les arrête.  
Voilà pourtant des casaniers.  
Indolents, leur valise est prête ;  
Ils ne seront pas les derniers.

Passer ainsi la fin d'année,  
Se disent-ils apparemment,  
Près de la Méditerranée,  
N'est pas agir si follement.

« Mais moi, le sage de la bande,  
Je reste coi dans mon doux nid.  
C'est véritable sarabande  
Que cet envol mal défini.

Mes confrères de l'Armorique,  
Comme enivrés par des appâts,  
Me traite de vieille bourrique.  
Enigme ? ... Je ne comprends pas.

Un prophète par droit d'ainesse,  
Dont le cousin est un ânon,  
Autrefois parla d'une ânesse  
Qui porterait un roi mignon.

Ce roi mignon qu'un scribe nomme  
Le Désiré des Nations,  
Même temps Dieu, même temps  
L'objet des adorations. [homme,

Il grandirait dans la roture,  
Pour devenir le Roi des Rois.  
Jeune, promis à la torture,  
Il périrait sur une croix,

Ce que j'avance me dépasse,  
C'est au-dessus de ma raison.  
Souffrez encore que l'hiver passe,  
Vous reviendrez dans ma maison.»

Dédaigneux des bruits de la terre,  
Aussi pour guetter le retour,  
Quittant son buisson solitaire,  
Il monte au sommet d'une tour.

Pour se protéger des femelles,  
Dès l'aube, il fait son oraison.  
Il se fabrique des jumelles  
Pour mieux découvrir l'horizon.

Janvier se passe dans l'attente,  
Février n'a pas de chansons.  
Il se caleutre sous la tente  
En pardessus comme en chaussons.

Il ouvre grandes ses prunelles.  
Mars anime la floraison.  
Voici les troupes fraternelles  
Des pèlerins avant saison.

Ils arrivent par compagnies.  
Les moteurs vrombissent dans l'air.  
Au chant d'ardentes litanies,  
Ils occupent le bois moins clair.

Les épouses, les fiancées,  
Les grand'mères et les mamans,  
Vers leurs élus se sont lancées  
Avec quels attendrissements !

On s'embrasse sans ridicule,  
Puisque les baisers sont enjeux.  
Et de l'aurore au crépuscule,  
Ce sont des ris avec des jeux.

Quand paraissent devant leur porte,  
Ces galantins d'aviateurs,  
Sur le pavois, on les transporte,  
Ainsi que des triomphateurs.

On se moque du geai malade,  
Ayant trop pris jus de raisin  
Puis on boit à la régalaide,  
Sans vergogne de son voisin.

On sert un ragoût de chenilles :  
C'est un banquet à tout casser.  
Après un concours de manilles,  
Un bal brillant va commencer.

Sous un ciel clairsemé d'étoiles,  
En aparté, les amoureux,  
Sur leur abri posent des toiles...  
Les oisillons seront nombreux !

## DEUXIÈME PARTIE

### LE BEAU RETOUR



En plein avril, la gent ailée,  
Étant rentrée aux Bois jolis,  
Réalise, dans une allée,  
Un concert né de gazouillis.

Les linottes et les mésanges,  
Pour rendre honneur au Gloria,  
Exécutent le chant des Anges  
Avec quelle maîtrise !

Un merle, sur une musette,  
Siffle un refrain de pastoureau,  
Et se transformant en grisette,  
Danse ardemment un boléro.

Des serins, sur des cordes lisses,  
Souples ainsi qu'un gondolier,  
Des spectateurs font les délices.  
On ne saurait les oublier.

Voici venir les hirondelles :  
Elles s'affrontent sans remords.  
Au rendez-vous, non moins fidèles,  
Les fauvettes raillent la mort.

Ce sont des vols acrobatiques.  
Les belles ont un choc au cœur  
Et prouvant leurs vœux sympathiques  
Elles hurlent des bis en chœur.

Des goélands, sur des bombardes,  
Accompagnés d'un biniou,  
Sonnent pendant le chant des bardes  
Des airs locaux et des you ! you !

Devant la cour, comme en délire,  
Après chaudes libations,  
Le roi Faucon gratte sa lyre  
Au milieu des ovations.

Il excite, chef débonnaire,  
Ses sujets par propos flatteurs,  
Remettant « l'Ordre du Tonnerre »  
Aux pétulants aviateurs.

Les pilotes de l'escadrille,  
Gaillards pommadés et gantés,  
Pour mener à bien le quadrille,  
Choisissent parmi les beautés.

Comme partout, on fait la quête  
Pour les œuvres du comité.  
Un vieux bouvreuil tend sa cas-  
Elle déborde en vérité. [quette ;

Or, un pivert, sur une table,  
(Avant le mot un capucin),  
Comme eux de retour de l'étable ;  
S'élançait et prêchait comme un saint :

« Ce soir, assis comme en nacelle  
Dans les rameaux d'un chêne bas,  
Je rêvais, quand une étincelle  
Fusa de l'horizon... là-bas.

Soudain, vers la minuit sonnée,  
Des éclairs zébrent fulgurants,  
Une coupole illuminée,  
Ainsi que des astres éfrants.

Par vagues, des flots d'harmonie  
Déferlent du ciel grand ouvert,  
Des Anges la grappe infinie  
Descend sur ce coin d'univers.

Nous lisons sur les banderoles :  
« Gloire à l'Eternel dans les cieux ! »  
Les Anges chantent ces paroles :  
« Paix, aux hommes dans tous les lieux ! »

Voici, croulant, une avalanche...  
Mais non, des moutons éperdus  
Passent, repassent sous ma branche  
Haletants et bientôt morâus.

Les bergers crient et s'interpellent :  
« Ohé ! Lévi ! — Ruben par là ! »  
Ils se quittent ou se rappellent :  
Azer prétend : « C'est un gala ! »

Ce voyage vaut récompense.  
Du lard fumé pend à nos nez.  
Nous allons nous gonfler la panse  
Puisque le Roi des Juifs est né.

De plus, que racontaient les Anges ?  
Ces jeunes gens issus du ciel ?  
Ils s'exprimaient en mots étranges  
Dont la saveur était de miel.

Moi, j'ai compris : En une crèche,  
A Bethléem, vous trouverez,  
Couché sur de la paille fraîche,  
Un bel Enfant ! C'est Lui ! Courez !

Ils ont couru, dit le grimoire,  
— Un papyrus qui ne ment pas —  
Sitôt, et j'ai bonne mémoire,  
Je crie aux miens : Suivons leurs pas !

C'est le Désiré des Prophètes.  
C'est l'Attendu de nos parents.  
Pour Lui seul, nos vivats de fêtes.  
Derrière-moi ! Serrez les rangs !

Quelle chance ! Pas de culbute !  
Et pourtant, nous nous énervions !  
Atteint, le sommet de la butte,  
En un clin d'œil, par nos avions.

Nous dégringolons une pente.  
Arrivés-là, que voyons-nous ?  
Presque au mitan d'une soupente,  
Des bergers dolents à genoux.

Ils étaient devant une femme  
Serrant contre elle un nourrisson.  
Et dans leurs yeux et dans leur âme  
On sentait passer un frisson.

C'étaient des gars de la montagne,  
Vêtus de peaux, mollets guêtrés,  
Je les crus natifs de Bretagne,  
Avec leurs têtes d'inspirés.

Ismaël, à la barbe blanche,  
Tenait une agnelle en ses bras.  
La cornemuse sur la hanche,  
Ruben semblait dans l'embarras.

Dan s'appuyait sur sa houlette,  
Propre à punir le maraudeur.  
Juda portait une galette  
A bel aspect, à bonne odeur.

Une avenante pastourelle  
Entr'ouvrait son cabas d'osier  
Pour aérer la tourterelle  
Qui roucoulait à plein gosier.

Ils présentèrent des fromages,  
Le meilleur lait de leurs moutons,  
Et, pour agréer leurs hommages,  
L'Enfant remua ses petons.

Un homme, au chef presque d'ivoire  
Priait, penché sur un gourdin.  
Un âne, un bœuf, près la mangeoire  
Se partageaient l'eau du Jourdain.

Partout, des célestes phalanges,  
Sur les côtés, un séraphin,  
Célébrant Jésus dans ses langes,  
Par des cantilènes sans fin.

Au faite, un soleil se dévoile --  
Comment décrire sa clarté ?  
La nuit maintenait dans son voile  
La lune, un gros point argenté.

La neige s'agrippait à l'arbre ;  
Le toit en était couronné ;  
Le mont paraissait bloc de marbre.  
Le sol, un guéret moissonné.

Devant ce tableau pathétique,  
Mes compagnons sont attendris.  
J'inspire à tous un beau cantique  
A la gloire de Jésus-Christ.

Mes enfants ! quelle heure bénie !  
Nous prenons, sans tarder le ton  
La « Pastorale Symphonie »,  
Des sopranos au baryton.

On relate qu'un rouge-gorge,  
Fûté, malin prédestiné,  
Réussit, pour quelques grains d'orge  
A s'approcher du nouveau-né.

Il le vit... (Lorsque je sommeille,  
Ce miracle suit mon repos)  
Sourire de sa lèvre vermeille,  
Aux humbles sonneurs de pipeaux.

Six jours après, quels tintamarres !  
Suivis de gens et d'animaux,  
Des rois, revêtus de chamarrés,  
Entrent au pas de leurs chameaux.

Ployés, ils font la révérence.  
Or, nous attendions ce signal  
Pour entreprendre, en l'occurrence  
Un hymne lent, original.

Balthazar, surtout, on l'admire,  
Gaspard, le bronzé Melchior,  
Avec de l'encens, de la myrrhe,  
Offrent à l'Enfant-Dieu, de l'or.

Ils se confondent en hommages,  
Comme devant des dieux puissants  
C'est là le clou, Pasteurs et Mages,  
Ils lui seront reconnaissants.

Guidé par la main de sa Mère,  
Jésus bénit les assistants.  
Geste divin, trop éphémère,  
Qui rendit tous les cœurs contents.

J'ai fini, vibrante assemblée,  
De vous conter par le menu,  
La splendeur de cette veillée  
Auprès du Sauveur presque nu.

Notre retour fut sans escale,  
Nos cœurs gardant le souvenir  
Dont nulle phrase musicale  
Ne saurait rendre à l'avenir.


De nos fatigues, plus de traces,  
Si ce fut voyage imprévu,  
Nous revoici, comblés de grâces.  
Heureux, ravis de L'avoir vu.

Nous avons vu, sur sa couchette,  
Le Seigneur Jésus Rédempteur.  
Il était là, comme en cachette,  
Lui, le Tout-Puissant Créateur.

Qu'il daigne par sa Providence,  
Nous accorder pain quotidien :  
Du grain friand en abondance,  
Par le soleil, notre gardien.

Qu'il rende aussi meilleurs les  
Afin qu'avec la charité, [hommes,  
Ceux-ci, sur la terre où nous sommes  
Nous laissent vivre en liberté.





## Béthanie de Bretagne

Au R. P. René Quéméneur,  
o. f. m.

Là-bas, sur la terre lointaine,  
A proximité du lieu saint,  
Dans une gourde eau de fontaine,  
Pérégrinait un capucin.

Disons : la gloire de Toulouse,  
Le moine des petits santons  
Dont la Loge semblait jalouse  
A s'en écraser les petons.

Comme s'il portait un message,  
On l'appelait l'homme de Dieu  
On lui lançait à son passage  
Un au-revoir, mais pas d'adieu.

Aux mêmes temps, par fantaisie,  
Par piété, m'assura-t-on,  
Errait sur les chemins d'Asie,  
Un grand cœur : Louis le Breton.

Il était un chrétien modèle  
Semant le grain de charité.  
A son labeur toujours fidèle,  
Malgré sa lourde infirmité.

Des bras sans force, un vrai martyr  
Pour un athlète intelligent.  
Pour décourager la satire,  
J'ajoute : il avait peu d'argent.

A leur rencontre en Terre Sainte,  
Ils ont répété Dieu le veut !  
Est-ce du Sépulcre l'enceinte  
Qui recueillit leurs premiers vœux ?

Au retour des pèlerinages :  
Jérusalem et le Jourdain,  
Je sais que mes deux personnages  
Se sont échangé leur gourdin.

Comme le lierre au mur s'attache,  
Ils scellèrent leur amitié,  
En son milieu, chacun sa tâche,  
Beaucoup d'amour, peu de pitié.

Or, le Breton vivait un rêve,  
Il voulait bâtir à Gwenan,  
Une église près de la grève,  
A lui tout seul, c'est étonnant !

Il érigea, non sans misère,  
Un oratoire dans son nid.  
Bientôt pour un anniversaire  
Le moine vint et le bénit.

Je me souviens qu'en mon jeune âge  
J'admirais l'humble clocheton,  
Pointant au-dessus du feuillage  
Une croix d'or à son fronton.

Je vois encor sous la charmille,  
Le plus petit coq du canton.  
Il mourut là, dans sa famille,  
Louis, le Lazare breton.

J'ai vu dans la saison bénie,  
Dépérir lentement ses sœurs,  
Aujourd'hui, Gwenan-Béthanie  
Est dans les mains d'enchérisseurs.

J'y suis entré. Quelle tristesse !  
Des fruits sèchent dans le chœur gris.  
Excusez mon impolitesse !  
L'autel ? Un tremplin pour souris.

Le cœur bien gros, j'ai pris la porte  
Que décorent des prunelliers.  
Mes souvenirs, je les emporte  
A la pointe de mes souliers.



*Des presses de l'Imprimerie Claudin*  
*40, Rue du Pont-Ravet, à Bernay.*

---

*Il a été tiré, de ce poème,*  
*cinquante exemplaires sur papier alfa,*  
*hors commerce.*

---

*Du même auteur :*

LE FOU DU BOIS,  
GWENOLA (3<sup>e</sup> édition épuisée)  
*poèmes bretons.*

*En préparation :*

LES SABOTS DE LA DUCHESSE ANNE.

Prix : 25 fr.